

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un enfant à la fenêtre par nuit d'orage : Michaël La Chance transducteur

Paul Kawczak

Number 160, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kawczak, P. (2015). Un enfant à la fenêtre par nuit d'orage : Michaël La Chance transducteur. *Lettres québécoises*, (160), 11–13.

Un enfant à la fenêtre par nuit d'orage : Michaël La Chance transducteur

La scène se répète plusieurs fois. Un enfant regarde l'orage, l'incertitude ténébreuse qu'illumine la foudre. « Au cœur du langage / il y a une furie du monde / le bonheur d'une phrase / c'est encore l'éclair / c'est encore le tremblement¹. » Avec *Leçons d'orage* (1998), Michaël La Chance approfondit une intuition qui ne quitte pas sa poésie : le langage est issu du monde. Alors le poète confronte le langage au monde pour qu'il se fissure en éclairs sur le fond obscur de notre entendement.

Michaël La Chance cherche l'en-dessous du langage, les traces archaïques de notre articulation au monde. L'écriture se veut un exercice d'équilibre dans cette zone limite de débordement du langage où les choses se disent silencieusement lorsqu'elles se donnent à voir, lorsqu'elles prolongent leur existence dans un non-dit dans lequel tout se stabilise et se ressemble. Alors la parole poétique affecte l'être même des choses, comme un éclair traverse l'orage.

C'est à la fois le drame et la chance de cette poésie, qui pour dire le non-sens essentiel, ne peut se défaire du sens, trace en celui-ci les lignes conductrices d'une nouvelle appréhension de notre univers, dans l'effroi d'une dessaisie plus grande : l'enfant qui tremble à la fenêtre.

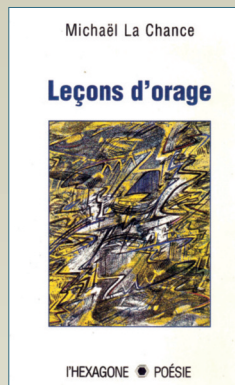
Michaël La Chance souffle un orage poétique dans une prose élégante. À défaut de ne pouvoir abolir le langage, le poète le manipule d'état en état et fait ainsi œuvre de transduction de philosophie en poésie, de science en art, pour exposer que le monde est en premier lieu une expérience poétique, que la réalité est un tissu de gestes et d'aperçus que nous devons sans cesse recréer².

Battre fer et pierre

Avec *L'inquisitoriale*, Michaël La Chance amorce une réflexion sur le langage qui lui donnerait le moyen de faire parler le corps : « Notre langage porte notre corps en filigrane³. » Or le langage, en retour, impose au corps et à l'être ses impératifs rationnels et son monopole ontologique : « Ce que nous appelons le corps est une image de l'âme et la mesure de son enfermement. Lorsque l'âme s'est coupée de l'infini et s'est aliénée d'elle-même [...] L'Inquisition s'est acharnée sur les corps afin de fixer un état du monde⁴. » Certes, le langage nous soumet à la question, il capture notre pensée : pour l'enfant à la fenêtre, c'est un ogre qu'il faut affronter pour retrouver les paysages qu'il a avalés.

Le Grand Inquisiteur est le monde ordonné dont le poète tente de se défaire pour s'abandonner aux intensités de l'autre. De Majorque à l'île Bonaventure, du désert de

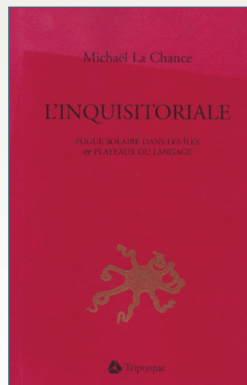
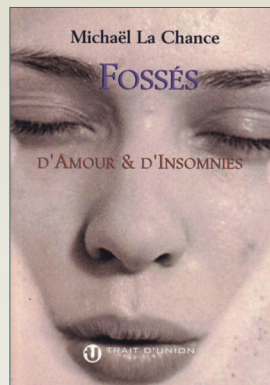
Leçons d'orage est parrainé par deux figures immenses, René Char et Gaston Miron, deux géants qui conseillent et commentent le poète.



l'Arizona au Plateau-Mont-Royal, Michaël La Chance revisite une quête amoureuse dans laquelle ce n'est plus l'homme qui forge sa vie, mais les assauts du vent, de la mer et du soleil qui façonnent l'être. Alors la poésie peut renaître, et rappeler « le flux de l'innommé⁵ », elle tente une traversée des possibles, où « nous avons tous les âges de notre vie⁶ ». Je n'est plus isolé, mais se réinvente dans les autres, les frontières pronominales se font poreuses et la poésie, plus apaisée, est baignée d'une lumière qui tient moins de l'éclair que de l'immensité solaire.

Fossés d'amour et d'insomnies (2004), un livre accompagné de photographies sensibles et privées, articule la vie concrète et affective en regard de cette immensité. Qui est « je » ? La question est posée, l'auteur met en scène l'Autre-Lui-même, Chancey, un *alter ego* qui se dissout plus facilement peut-être dans le langage. Chancey, Le Chéant, LaChaze, les doubles, les autres, ceux que l'on est sans les être véritablement, ouvrent une faille dans l'identité, dont la solidité et la cohérence sont tout aussi illusoire : Chancey, Le Chéant, LaChaze, La Chance, un nom de plus sur la liste des fantômes ? Et s'il fallait passer par l'éclatement du monde pour faire l'expérience de soi ? Et inversement, s'il fallait passer par les incandescences successives de l'esprit qui se meurt pour entrevoir l'immensité du monde ?

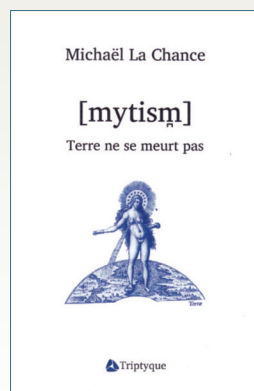
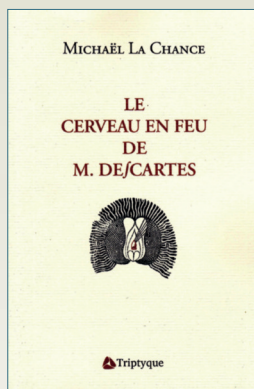
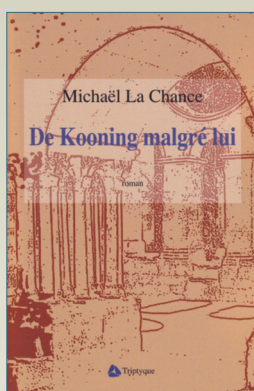
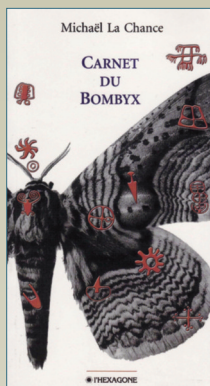
C'est ainsi que l'œuvre poétique de Michaël La Chance poursuit le chemin qui le conduit au cœur du fracas et de la lumière, pour en retirer une leçon d'orage dans une recherche d'apaisement : « Ce que nous rendons du monde audible / ne fait qu'augmenter le vacarme [...] Ce que nous rendons du monde visible / ne fait qu'accroître les ténèbres⁷ », disait-il dans un échange avec René Char. En effet, *Leçons d'orage* est parrainé par deux figures immenses, René Char et Gaston Miron, deux géants qui conseillent et commentent le poète. La rencontre humaine est essentielle dans la poésie de Michaël La Chance, on peut dire aussi la rencontre avec la matière, avec tout ce qui tente de se dire à travers les alliages particuliers, les encres, les papiers sur lesquels travaille l'aquafortiste. « Forger l'effroi a été un lieu de rencontre pour Louis-Pierre Bougie, Gaston Miron et moi-même, tout comme — autrefois — l'a été la forge⁸. » Michaël La Chance réaffirme la matérialité de la poésie, il propose une plongée des cieux du sens au fracas



de la matière : « J'ai cru que les nuées / étaient mes pensées / me croyant appelé / dans l'écorce de l'air // Comment entrer dans le sol / sans scruter / pas même au miroir / la divinité du Visage⁹? » En effet, le visage du monde est obscur.

La poésie ne serait toujours qu'une tentative de formulation lyrique d'une métaphysique si elle ne tentait pas un déplacement radical. Ce qui conduit Michaël La Chance à inventer une cosmogonie des bergers du néolithique à partir d'une centaine de pétroglyphes de la Vallée des merveilles et aussi de pictogrammes chumashs de la Californie. Tel est le projet du *Carnet du Bombyx* (2000), dans lequel le poète tente d'extraire de la pierre, du bois et des os les premiers signes constitutifs d'une *métaphysique du sensible* à flanc de montagne : « Aujourd'hui, l'expression poétique doit exhumer du langage les résidus archaïques de l'origine du langage, remettre à jour sa collatéralité primitive avec le système pictohiéroglyphique qui le hante dans les marges¹⁰. » Le dépouillement du langage est la condition d'un éclair poétique : « Saurai-je me dépouiller de moi-même pour la conquête d'un éclat provisoire¹¹? » Cette idée implique une perméabilité de l'esprit, du livre et de la matière, à la manière d'une pierre de Rosette qui établirait une équivalence entre une aventure des signes et une métamorphose de soi, entre son être de pierre et le déploiement somptuaire d'une civilisation : « Un livre est le rugueux d'un esprit¹². »

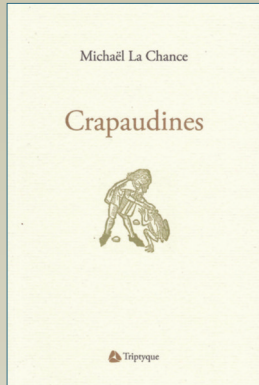
Après le *Carnet du Bombyx*, *Corrida pour soi seul* (2008) présente une série d'exercices spirituels qui sont autant d'efforts pour caractériser les états d'âme et l'expérience de l'Autre, animal ou humain, anonyme ou célèbre, passé ou contemporain. Dans cette démultiplication de soi, qui décline diverses attitudes devant la vie, le poète s'attarde sur la question de la souffrance, de celle qu'on ne peut décrire que pour déjouer sa victoire dans une arène dont il serait l'animal sacrifié. D'une même main, celui qui aime tient la vie aimée et la sienne propre, seul et pluriel, au bord de l'Ombre lumineuse qui a engouffré l'ami suicidé dont le portrait orne la couverture : « J'ai livré ce combat sachant qu'il était perdu d'avance. J'ai cherché à préserver sa vie, la sienne certes, mais la mienne aussi qui reposait lourdement — je le vois aujourd'hui — sur l'idée d'une Vie plus grande que nature¹³. » Cette empathie nourrissante, *Mytism. Terre ne se meurt pas* (2009) l'applique à la Terre, celle que l'humanité perd sous les détritiques et qui pourtant ne peut mourir tant elle a porté et porte encore l'expérience de la pensée et du symbole. « Terre ne se meurt pas » aussi longtemps que cela sera affirmé. Du monde à soi, du soi au monde, d'un recueil à l'autre, Michaël La Chance poursuit une progression spiralée; [*m*]ytism est proche du *Carnet du Bombyx*, mais selon un langage enrichi de l'expérience de soi qui s'est concrétisée depuis *Fossés*. Spirale, pli, repli, Michaël La Chance confronte son écriture à elle-même, opposant d'un côté son écriture versifiée et, de l'autre, sa prose poétique. *Mytism* apparaît ainsi comme un premier bilan, un livre qui contient ceux qui l'ont précédé.



La tentation du récit

Le roman *De Kooning malgré lui* (2011) renverse, le temps d'un livre, l'équilibre auquel nous a habitués la logique de l'intrigue. La peinture devient le banc d'essai d'une déconstruction du langage, et aussi d'un délabrement de la mémoire, dans un large mouvement de transduction qui, de Heisenberg à De Kooning, de la mystique chrétienne à la physique quantique, de la musique religieuse à l'expressionnisme abstrait, des drames de l'Histoire à l'inquiétude d'un demi-sommeil particulier, dissout *in fine* l'intrigue dans l'Être du monde. Si, dans les œuvres précédentes, une transcendance verticale, axée sur le corps du poète, unit l'univers des signes et le monde, *De Kooning malgré lui* offre la coupe horizontale d'un décentrement de la subjectivité dans lequel « chaque événement reçoit des irradiations de tous les événements¹⁴ ». Toutefois, à la croisée des ramifications de ce monde, Michaël La Chance situe l'âme inconcevable du Maître de Kooning : La Chance cède la place à De Kooning par La Chance « malgré lui ». Une autre façon pour le poète de se délocaliser, de connaître l'autre par un jeu redoutable de substitutions et d'impostures. Avec *Le cerveau en feu de M. Descartes* (2013), Michaël La Chance se substitue à l'inventeur de la rationalité moderne lorsqu'il entend de revisiter ses rêves et d'envisager une autre histoire de la pensée, aux confins d'un horizon psychique, révélée dans l'expérience de l'*ayahuasca*. Entre récit et poésie, ce livre réécrit l'histoire d'une parole rationnelle — du *cogito* — pour la dérouter : « Je dois l'admettre, sans cette illusion du moi, je n'aurais pu me laisser contaminer par le non-moi et toucher à l'Immense¹⁵. »

Épisodes (2014) fragmente l'être en 130 microrécits présentés comme autant d'éléments d'un tableau périodique ontologico-poétique. Selon un certain principe d'émergence, le tout formé par ces éléments transcende leur simple addition. Michaël La Chance n'existe pas, seules les épisodes existent, et l'ensemble des épisodes dessine Michaël La Chance, « car je n'appartiens à nul autre, sinon à ces événements incessants qui vont de l'avant, comme s'ils avaient une vie propre¹⁶ ». Chacun se retire en lui-même, descend dans sa nuit profonde où ses émotions lui apparaissent comme des constellations, ses idées sont des brasiers galactiques qui s'éloignent. Michaël est la nuit, Michaël est l'orage, différemment présent, toujours insaisissable. Dans l'œuvre de Michaël La Chance, *Épisodes* est le grand livre de la Ténèbre lumineuse : « Je toucherai bientôt à la nuit véritable. Oui, ce que nous appelons *nuit* est une invention poétique par laquelle j'entrevois la grande Nuit¹⁷. » Tout le livre est baigné d'une lumière obscure ou d'une nuit brillante, « j'attends encore le jour franc qui surgira de cette nuit-là¹⁸ ». Cette image, qui semble empruntée à la tradition mystique, inscrit le récit de soi dans une aporie qui le dépasse, un non-sens poétique et sublime : quelques instants le langage est l'éclair ambré qui s'est figé dans la forme du monde.



La crapaudine est une dent fossile que l'on croyait extraite de la tête d'un crapaud, une pierre précieuse qui s'illumine en présence de la vraie beauté. Légendaire, céleste, tombale, *Crapaudines* (2015) célèbre la forêt primordiale où le poème est une pierre sur le chemin, il célèbre, en annotant un traité zen du VI^e siècle, l'illumination du petit batracien. Michaël La Chance offre cette équivalence incertaine et mystérieuse à méditer, ce qui clôt — momentanément je l'espère — ce parcours poétique qui ne cesse de dire et dédire, de dédire encore, dans un jeu de translations où toute parole est une matière enchantée. Où toute éclaircie de sens est enfant de l'orage.

1. *Leçons d'orage*, « Leçons d'orage », p. 131.
2. J'emprunte ce terme à Gilbert Simondon et Henri Lefebvre qui définissent la transduction comme un procédé mental structurant une série de domaines de proche en proche. Gilbert Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, s.l., Jérôme Millon, 1995. Henri Lefebvre, *Du rural à l'urbain*, s.l., Anthropos, 1970.
3. *L'inquisitoriale*, p. 75.
4. *Ibid.*, p. 78.
5. *Ibid.*, p. 35.
6. *Ibid.*, p. 7.
7. *Leçons d'orage*, p. 11.
8. *Ibid.*, p. 37.
9. *Ibid.*, p. 138.
10. *Carnet du Bombyx*, p. 46.
11. *Ibid.*, p. 15.
12. *Ibid.*, p. 123.
13. *Corrida pour soi seul*, p. 53.
14. *De Kooning malgré lui*, p. 187.
15. *Le cerveau en feu de M. Descartes*, p. 34.
16. *Épisodes*, p. 11.
17. *Ibid.*, p. 49.
18. *Ibid.*, p. 18.

BIBLIOGRAPHIE

ESSAIS DE CRITIQUE ET RÉFLEXION

Nous tournons dans la nuit. La poésie et le défi de l'infini de Giordano Bruno à la mécanique quantique, Chicoutimi, Interterritoires, 2015, 230 p.

La disparition des abeilles et des glaciers. Appel pour un moratoire poétique et réflexion sur la minorité créatrice, la saturation des images et la plasticité de l'écriture, Québec, Intervention, 2012, 24 p. (Fascicule inséré *Inter Art Actuel*, n° 110).

Cœuvres-bombes et bioterreur, L'art au temps des bombes, Québec et Paris, Inter Éditeur et Productions New Al Dante, 2007, ill., 201 p.

Paroxysmes. La parole hyperbolique, (réédition), Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2006, 150 p.

Capture totale. Matrix, mythologie de la cyberculture, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Intercultures », 2006, 200 p.

Frontalités. Censure et provocation dans la photographie contemporaine, Montréal, VLB, coll. « Le soi et l'autre », 2005, 220 p.

La culture Atlantide, Montréal, Fides, coll. « Métissages », 2003, 182 p.

Paroxysmes. La parole hyperbolique, Montréal, Trait d'union, coll. « Le Soi et l'autre », 2003, 152 p.

Les penseurs de fer, Les sirènes de la cyberculture, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2001, 218 p.

Beckett. Entre le refus de l'art et le parcours mystique (avec Georges Godin), Montréal et Paris, Hurtubise HMH et Castor Astral, coll. « L'atelier des modernes », 1994, 152 p.

ROMAN

De Kooning malgré lui. Montauk ~ Cassino, Montréal, Triptyque, 2011, 279 p.

PROSE

Épisodes à l'Hôtel du temps, Chicoutimi, Éditions La Peuplade, coll. « Microrécits », 2014, 262 p.

La naissance de la poésie. Dionysos et les mines d'eau de la Provence, Chicoutimi, Interterritoires, 2014, 28 p.

Louis-Pierre Bougie. Espaces chavirés, torsions du désir, essai. Avant-propos d'Isabelle de Mévius (p. 8-9), et préface de Georges Leroux, « La scène de la gravure » (p. 17-26), Montréal, de Mévius, 2013, 228 p.

UNE AUTRE PLANÈTE Carnet de Finlande TOISELTA PLANEETALTA, Chicoutimi, Interterritoires, 2013, 80 p.

Carnet de Louisiane, Chicoutimi, Interterritoires, 2013, 102 p.

Le cerveau en feu de M. Descartes, Montréal, Triptyque, 2013, 134 p.

Corrida pour soi seul, Exercices, Montréal, Triptyque, 2008, 84 p.

POÉSIE

Crapaudines, Montréal, Triptyque, 2015, 76 p.

[Mytism] Terre ne se meurt pas, Montréal, Triptyque, 2009, 168 p.

L'inquisitoriale, Fugue solaire dans les îles et plateaux du langage, Montréal, Triptyque, 2007, 133 p.

Fossés d'amour et d'insomnies, Montréal, Trait d'union, 2004, 196 p.

Carnet du Bombyx, Chimera in vacuo bombinans, Montréal, l'Hexagone, 2000, 207 p.

Leçons d'orage, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésies », 1998, 154 p.

LIVRES D'ARTISTE

Messages d'outré-nerfs, dessins de Louis-Pierre Bougie, Chicoutimi/Montréal, Interterritoires/Griffe d'acier, 2015, 32 p.

La trame du temps, gravures de Claire Cloutier, Montréal et Hull, C. Cloutier, 2001, n.p.

Les derniers outrages du ciel, gravures de Louis-Pierre Bougie, Montréal, Griffe d'acier, 1992, n.p.

Forger l'effroi, avec un liminaire de Gaston Miron, gravures de Louis-Pierre Bougie, Montréal, Griffe d'acier, 1987, n.p.

Le Prince sans rire, avec un « Après-dire » de Gaston Miron, gravures de Louis-Pierre Bougie, Montréal et Paris, Lui-même, 1983, n.p.

D'îles et d'ailes, avec Leonard Cohen, Claude Haefelly, Jacques Renaud, gravures de Kittie Bruneau, Montréal, de la Marotte, 1980, n.p.

Une inquisitoriale, préface de Françoise Bujold « Notre dialecte de bataille », gravures de l'auteur, Montréal, Pierre Guillaume imprimeur, 1975, n.p.

Entre chien et loup, gravures de Kittie Bruneau, Montréal, La Guilde graphique, 1974, 9 pl.

La clef de l'envers, gravures de Kittie Bruneau, Montréal, de la Marotte, 1973, n.p.

OUVRAGES DIRIGÉS

Index du performatif (avec Richard Martel), Québec, Intervention, 2013, 30 p. (fascicule dans *Inter Art Actuel*, n° 115)

Récits collectifs et nouvelles écritures visuelles (avec Francine Saillant), Québec, PUL, 2012, 276 p.

L'imaginaire du territoire dans l'art d'Arthur Villeneuve (collaboration Nathalie Boudreault et al.), Québec, PUL, 2007, 114 p.

Os Brûlé (avec Cindy Dumais), Saguenay, La Clignotante, 2006, 120 p.

Poésie et politique, Mélanges offerts à Michel van Schendel (avec Pierre Ouellet, Paul Chamberland et Georges Leroux), Montréal, l'Hexagone, 2001, 512 p.

L'infigurable (avec Simon Harel et Alexis Nous), Montréal, Liber, 2000, 195 p.